

Semper patrum in fratrum filios seviunt / Les oncles se déchainent toujours contre les fils de leurs frères

Autour de Thietmar de Mersebourg et de sa Chronique. Représentations de la parenté aristocratique en Germanie vers l'an mille dans les sources narratives

Laurence Leleu



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/247>

DOI : 10.4000/ifha.247

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 180-186

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Laurence Leleu, « *Semper patrum in fratrum filios seviunt / Les oncles se déchainent toujours contre les fils de leurs frères* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 01 février 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/247> ; DOI : 10.4000/ifha.247

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

©IFHA

Semper patrui in fratrum filios seviunt / Les oncles se déchaînent toujours contre les fils de leurs frères

Autour de Thietmar de Mersebourg et de sa Chronique. Représentations de la parenté aristocratique en Germanie vers l'an mille dans les sources narratives

Laurence Leleu

NOTE DE L'ÉDITEUR

Laurence Leleu a préparé sa thèse de doctorat d'histoire médiévale sous la direction de Régine Le Jan à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne. La soutenance a eu lieu le 12 juin 2010, devant un jury composé de Geneviève Bührer-Thierry, professeur à l'Université de Paris-Est Marne-la-Vallée, Patrick Corbet, professeur à l'Université de Nancy II, Joseph Morsel, maître de conférences H.D.R. à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Steffen Patzold, professeur à l'Université de Tübingen. Laurence Leleu est depuis le 1^{er} septembre 2010 ingénieur de recherche en contrat post-doctoral à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée dans le cadre du programme franco-allemand « Territorium » – Espace et politique : perceptions et pratiques dans les royaumes francs et post-carolingiens du IX^e au XI^e siècles".

Cette étude s'attache à l'analyse du discours élaboré, dans les sources narratives composées dans la Germanie du X^e et du début du XI^e siècle, sur la famille et la parenté aristocratiques, pour envisager les rapports entre autoreprésentation aristocratique, représentation cléricale et réalité sociale. La *Chronique* composée par l'évêque de Mersebourg Thietmar, au début du XI^e siècle, sert de fil conducteur aux analyses. La citation tirée de cette œuvre et choisie pour titre résume les aspects majeurs qui sont abordés dans ce travail : la façon dont les parents sont désignés, l'image des relations familiales que les textes véhiculent et enfin, de façon plus implicite, le jugement moral

d'un évêque sur certains comportements familiaux, fondé sur son vécu personnel et sur l'idéal familial propre à cette époque.

La parenté se prête particulièrement bien à une analyse du discours : il s'agit sans doute du lien présenté comme le plus naturel alors qu'il est fondamentalement une construction sociale, donc le reflet de la société envisagée et de ses mentalités, un phénomène soumis de façon privilégiée à l'instrumentalisation. La production narrative de l'époque ottonienne, assez mal connue en France, constitue un corpus riche, dans lequel dominent nettement les textes saxons et dans une moindre mesure lotharingiens, composés principalement à deux moments privilégiés, les années 960-970 et vers l'an mille. L'étudier sous un angle anthropologique permet à la fois de tenir compte de l'abondante historiographie allemande tout en adoptant une approche nouvelle. Enfin, ce type de sources est tout à fait adapté à un questionnement sur les rapports complexes entre texte et réalité sociale : comment le discours permet-il aux groupes dominants de s'approprier le social en mettant par écrit leur propre vision de celui-ci, délivrant ainsi une interprétation orientée du passé propre à influencer le présent et surtout l'avenir ? L'objectif poursuivi est de mettre au jour la perception que les contemporains avaient de ces liens, la signification et le poids que les médiévaux leur donnaient, mais aussi d'étudier la façon dont les auteurs les manipulaient, sélectionnaient les informations pour rendre le discours performatif, construisaient la réalité familiale en fonction de la *causa scribendi* de chaque œuvre.

Pour analyser l'imaginaire ottonien de la parenté, il faut tout d'abord délimiter ce que les contemporains considéraient en ces termes en étudiant la terminologie latine de la parenté utilisée dans les sources narratives, à la fois celle de l'apparentement et celle des différentes relations de parenté : les mots se trouvent à la base du système de représentation de chaque société. Dans un deuxième temps, diverses notions qui ont fait l'objet d'études récentes, notamment celles de mémoire, d'oubli et même d'omission, de conscience de soi, de genre, d'affects sont mobilisées pour mettre au jour à la fois les stratégies d'écriture et les stratégies d'autoreprésentation des familles aristocratiques, bref pour analyser comment la parenté est construite à ces deux niveaux de façon à servir les intérêts ou les idéaux d'un groupe.

La *Chronique* de Thietmar de Mersebourg s'avère une source inestimable pour appréhender les relations entre parenté théorique, parenté pratique et parenté représentée. Texte extrêmement ample, elle brosse un vaste tableau de la vie politique et familiale de divers groupes aristocratiques, principalement issus de Saxe orientale, depuis le règne d'Henri Ier au début du Xe siècle jusqu'à celui de son descendant Henri II, contemporain de Thietmar. L'originalité de ce texte, si on exclut sa langue très personnelle, réside principalement dans deux aspects. L'auteur ne se contente pas de donner des informations sur des familles auxquelles il est extérieur, il évoque son propre groupe parental également, à la fois pour lui-même et dans ses relations avec le reste de la société aristocratique. Seul Thietmar traite frontalement et en détail de ses liens personnels avec les membres de sa parentèle, que l'on peut d'ailleurs reconstituer d'après sa *Chronique* en mobilisant les notions de parenté revendiquée et d'*ego-network*. Cette source permet de comprendre le poids de la mémoire et de l'oubli liés aux affects et à l'honneur. Thietmar, de plus, ne porte pas un regard détaché sur le contenu de son texte, mais au contraire donne son avis, confronte les comportements familiaux idéaux et la réalité qu'il observe et vit. Il se met en scène en tant qu'aristocrate, en tant qu'évêque, en tant que parent. Ces différentes identités aux obligations parfois contradictoires font

naître en lui une forte conscience de soi en tant que membre de ces communautés mais aussi en tant qu'individu. Cette œuvre permet ainsi de mobiliser les notions de réseau social, de consciences familiale et individuelle, de mémoire, pour tenter de cerner les mécanismes de la construction de l'image de sa famille par un de ses membres. La fierté et l'honneur familiaux cohabitent avec les principes ecclésiastiques et les relations affectives plus ou moins positives que l'évêque entretient avec ses parents, et donnent une tonalité particulière à ce texte qui s'apparente par certains aspects à une histoire familiale, par d'autres à un nécrologe et à une confession.

Les clercs du haut Moyen Âge distinguaient trois types de parenté, consanguine, par affinité et spirituelle. Dans la théorie, ils donnaient prééminence à cette dernière. Les sources narratives n'en mettent pas moins nettement en avant les liens charnels qui ne sont jamais dévalorisés et même sont visiblement conçus comme primordiaux. En revanche, la parenté baptismale est évoquée de façon extrêmement discrète dans l'historiographie comme dans l'hagiographie. Les rares mentions se rapportent à des parrainages royaux dont le rôle semble surtout politique. Le parrainage apparaît comme le moyen d'établir une alliance, une forme d'amitié ritualisée entre le père de l'enfant et le parrain de ce dernier. L'aspect spirituel du lien est totalement laissé dans l'ombre. L'importance de la parenté baptismale dans l'imaginaire de la parenté, même celui des clercs, doit donc être fortement relativisée au moins jusqu'à la réforme grégorienne.

Aucune « déparentalisation » ou « décarnalisation » de la parenté n'est perceptible dans l'aristocratie germanique de la première moitié du XI^e siècle. La filiation et l'union matrimoniale, suivies de la relation fraternelle, constituent les principaux référents identitaires utilisés dans les sources narratives. La cellule conjugale polarise fortement un vaste groupe cognatique entretenant des rapports poreux avec d'autres types de relations sociales, telles que l'amitié et la vassalité. La parenté spirituelle n'est pas présentée comme supérieure et la parenté baptismale est presque invisible. Dans ce domaine aussi, aucune véritable « mutation de l'an mille » n'est perceptible. La continuité avec l'époque carolingienne est frappante. Une comparaison avec la terminologie mobilisée dans quelques textes composés en Francie occidentale et en Italie à la même époque permet de souligner des spécificités germaniques : le maintien de la bifurcation collatérale, visible dans la dénomination des oncles et des tantes, un usage étendu de *gener* et surtout de *nepos* qui tend à devenir un terme classificatoire. Un tel constat amène à poser l'hypothèse d'une correspondance entre les systèmes terminologiques latin et vernaculaire.

Dans le discours sur la parenté, deux évolutions sont perceptibles au tournant du millénaire en Germanie, mais elles n'ont pas la même importance. Un durcissement des positions d'une partie de l'épiscopat en matière matrimoniale entraîne une attention croissante des auteurs des sources narratives au mariage, à la conclusion de l'alliance, au caractère légitime de celle-ci. Il s'agit là de l'évolution la plus perceptible dans le discours ecclésiastique sur la famille. La valorisation du mariage dans la mesure où les époux respectent les préceptes ecclésiastiques débouche sur l'élaboration d'un modèle original de sainteté exposé dans la *Vita Mathildis reginae posterior*. Néanmoins, un tel modèle n'est pas promis à un grand avenir. Plus grande est la postérité d'une autre évolution, davantage de fond celle-ci : à la faveur d'un enracinement croissant des familles aristocratiques, une spatialisation de l'identité aristocratique émerge dans les sources de la fin du Xe siècle.

Par ailleurs, les sources narratives de l'époque étudiée montrent une large convergence entre les idéaux ecclésiastiques et laïques des relations familiales. La conception cléricale de la famille conjugale chrétienne comme lieu privilégié de la circulation de la *caritas* répond, chez les laïcs, au devoir moral de solidarité impliqué par le partage d'un honneur commun. Le couple conjugal est conçu dans les deux cas comme le noyau dur de l'ensemble du groupe. Être parent implique idéalement paix, fidélité, proximité : il s'agit là de représentations partagées à la fois par les clercs et les laïcs. De nombreux points de concordance sont visibles par ailleurs dans les relations avec les parents défunts. Dans les textes narratifs comme à travers les stratégies identitaires de l'aristocratie, la famille est conçue comme composée par les parents à la fois vivants et morts, dont les interactions sont constantes. La commémoration, pour reprendre le néologisme forgé par Michel Lauwers, apparaît à la fois comme un devoir religieux familial (la *pietas*) et comme un vecteur de légitimation et de renforcement du prestige familial. En Saxe, les femmes jouent un rôle déterminant comme gardiennes de la mémoire familiale et médiatrices privilégiées avec le sacré, rôle encore accentué dans les sources narratives. Les relations avec les morts (*memoria*) constituent en effet un enjeu important pour les aristocrates et c'est en grande partie à travers elles que les groupes s'auto-représentent, par les noms donnés à leurs membres, par les lieux d'inhumation choisis, par les donations faites aux monastères.

Pour tenter d'approfondir la christianisation des comportements, le discours ecclésiastique mobilise quelques figures récurrentes : l'épouse persuasive qui pousse son mari à fonder des monastères et à les doter, la bonne veuve dévouée au salut de son défunt époux, le fils obéissant et dévoué... La relation qui unit les époux légitimes est d'ailleurs la seule à bénéficier d'une image constamment positive : les autres liens familiaux apparaissent largement polymorphes dans les sources narratives.

En effet, la compétition, fondamentale dans cette société d'honneur, n'est pas stoppée par les liens de parenté. Le conflit intrafamilial, résultant de la divergence entre intérêts individuels et intérêts du groupe, n'est pas gommé du discours ecclésiastique mais ce dernier l'interprète dans un sens chrétien, comme fondamentalement contraire à la volonté divine. De manière à fournir des modèles de bon comportement, les clercs utilisent des contre-modèles extérieurs au monde germanique (les princes slaves) et, à propos des aristocrates du royaume, rejettent systématiquement l'origine de la discorde hors du groupe parental pour en attribuer la responsabilité à l'ennemi de tous les chrétiens : le Diable. Cette construction permet de faire des relations familiales un enjeu de la lutte du Bien contre le Mal, mais aussi de présenter la réconciliation comme inéluctable, autant que l'est la victoire de Dieu sur le Malin.

L'analyse du discours s'avère extrêmement fructueuse à la fois pour étudier la parenté comme ensemble de relations sociales, mais aussi comme construction propre à la société envisagée. Le caractère biologique, donc naturel, que revêt la parenté dans le discours de l'époque souligne la qualité héréditaire de la noblesse et justifie donc la domination des élites aristocratiques. Diverses pratiques et gestes symboliques rendent visibles ces liens, les actualisent, voire les simulent. Le groupe parental typique qui émerge du discours est fondamentalement cognatique, assez étendu horizontalement mais peu profond généalogiquement et fortement polarisé par la cellule conjugale. L'étude de la terminologie de la parenté constitue un domaine de recherche encore peu pratiqué mais extrêmement prometteur, qui permet de dégager à la fois le système de parenté, mais aussi l'imaginaire de la parenté propre à une société donnée. L'analyse de la mise en

scène et de l'utilisation des affects familiaux à la fois par les auteurs et les personnages décrits ouvre elle aussi d'importantes perspectives pour éclairer le rapport entre le discours, les stratégies aristocratiques et la réalité sociale. Elle montre le partage, par l'ensemble des élites, d'un idéal commun fondé sur la notion de solidarité. La représentation de la famille ottonienne est utilisée par un bon nombre des auteurs envisagés comme une sorte de laboratoire pour proposer des modèles de comportements familiaux qui constituent autant d'idéaux des relations sociales. Enfin, la *Chronique* de Thietmar de Mersebourg doit être considérée comme une source majeure dans bien des domaines, et pour l'étude de la parenté en particulier. Elle permet d'appréhender la construction de la mémoire familiale, l'insertion dans un groupe parental par le biais du vécu, et enfin elle permet une réévaluation de la question de l'individu et de la conscience de soi au haut Moyen Âge.